

# Genre et sexualisation : processus de différenciation et contexte social

Clémence Ortega Douville

La présence de forces punitives et répressives soutenant les injonctions aux normes de genre face aux divergences vis-à-vis de celles-ci rend difficile à évaluer la part réelle de la population qui en serait affectée. En effet, l'injonction à l'adaptation *masque* (terme emprunté au lexique d'analyse sociale des neurodiversités) en effet l'émergence des signes distinctifs par lesquels les personnes se reconnaîtraient éventuellement ou pas dans une certaine typologie d'expérience. Comme nous l'avons vu dans l'article « Identité et identification », des assertions du type « C'est un homme » ou « C'est une femme » impliquent tout un univers de sens forgé par les dynamiques sociales et morales en présence, lesquelles agissent sous le mode de la prescription. Ces deux assertions n'ont pas non plus la même valeur sociale – et par extension institutionnelle, voire médicale –, le statut d'homme étant plus valorisé. Par là même, la transmisogynie peut exister à la convergence de la transphobie et de la misogynie.<sup>1</sup>

Nous avons cité le philosophe post-structuraliste Michel Foucault, chez qui l'emploi des termes d'*hétérotopie* et d'*utopie* renvoient à cet état de tension entre des espaces de divergence et leur contexte normatif. C'est vis-à-vis de ce contexte, selon le philosophe, qu'une utopie sociale et intime est placée *hors* de la cité, renvoyée à un statut d'hétérotopie ; c'est-à-dire que c'est le contexte normatif de la société conçue comme un ensemble cohérent et uni qui formule les processus de différenciation et par conséquent, de friction, de conflit. C'est parce que l'utopie de ces espaces est jugée *déviante* qu'elle est également jugée *différente* et assignée à la minorité, c'est-à-dire à un traitement différencié vis-à-vis du droit, un régime d'exception. Nous avons vu en quoi les figures *trans\** (formulation qui comprend l'intégralité du spectre des identités trans, comme les non-binarités), intersexes, gays, lesbiennes, bies ou asexuelles, racisées, déclassées et/ou invalides physiquement et/ou psychiquement, ou encore la figure de la pute, étaient soumises à un traitement d'exception justement parce qu'elles ne seraient « pas comme nous ». Seulement pour oblitérer le caractère arbitraire et subjectif de cette mise à distance, le jugement d'exception *sur la base de l'identité supposée* fait recours à la rigidité de la loi morale.

Comme l'explique la sociologue Karine Espinera, la binarité fondatrice de ces structures morales et la manière dont celles-ci fabriquent la « normalité » et les conditions de son consentement sont celles-là mêmes qui infligent les *types* de la féminité et de la masculinité auxquels toute personne, y compris les personnes jugées divergentes (LGBTQIA+, racisées, de classe défavorisée mais aussi, par exemple, grosses, neuroatypiques et/ou handicapées physiquement, ...) seraient supposées devoir correspondre pour que leur identité – de genre – soit avérée. De fait, selon elle, on a « psychiatrisé le genre »<sup>2</sup>, ce qui n'est pas sans rappeler la longue histoire de la psychiatrisation des femmes sous prétexte d'hystérie.<sup>3</sup> À la fluidité des identités (dont on n'a vu qu'elles ne pouvaient être que des approximations) répond l'illusion d'une loi morale absolue qui fonde l'établissement d'un système de différence et de hiérarchie juridique et sociale, tout en se rendant aveugle à la violence qu'elle inflige et ce de manière d'autant plus forte que nos sociétés dans leur ensemble ont tendance à se précariser, notamment sous l'effet du modèle patriarcal,

---

1 Vous pouvez écouter aussi les témoignages de l'épisode 25 de *Un podcast à soi*, « Les mauvais genres : trans et féministes », Arte Radio, avril 2020.

2 Dans le même podcast, mais ses propos rejoignent ceux de Julia Serano dans *Manifeste d'une femme trans*, ed. Cambourakis, 2020.

3 Nous vous rappelons l'enquête pionnière de la journaliste Nellie Bly, en 1887, *10 jours dans un asile*, qui démontrait déjà le caractère abusif de l'internement des femmes dès lors qu'elles s'écartaient des rôles prescrits, notamment dans les classes sociales défavorisées.

hétéronormatif, capitaliste et néo-libéral.<sup>4</sup> Si une éthique sociale digne de ce nom se devrait avant tout de respecter les conditions d'auto-détermination mutuelle et l'intégrité physique et psychique de chacun-e, le champ de la morale s'appuiera sur la tradition et l'habitude (terme emprunté au sociologue Pierre Bourdieu, plus précisément l'*habitus*) pour prescrire en priorité les conduites qu'elle juge prioritaires, valorisantes et répondant à des catégories prédéfinies (le cas des opérations non-consenties sur les personnes intersexes à la naissance en est un exemple radical et flagrant, comme le rappelle la militante Maud Yeuse Thomas<sup>5</sup>). Ce champ moral façonne les interactions sociales et les structures politiques de nos sociétés qui relèguent les espaces non-balisés au champ du fantasme, à l'absence de liens d'entente et à la peur de l'inconnu. L'univers dominant la représentation de soi et des autres est donc un facteur déterminant dans la capacité à laisser s'ouvrir des espaces d'autonomie qui en eux-mêmes peuvent n'avoir pas vocation à se positionner comme *différence*.

Si une situation de soi dans une identité signalée comme divergente peut avoir comme racine le refus du modèle de conduite dominant, prescrit au mépris de l'expérience intime, affective et émotionnelle de l'individu-e, la majeure partie des personnes qui s'inscrivent dans ces identités le font d'abord par la nécessité impérieuse d'accorder leur identité sociale à la part la plus inaliénable de leur expérience. Celle-ci est aussi la moins communicable par le langage, premier créateur de norme, dont nous avons vu le caractère nécessairement approximatif, qui va de même pour les normes en question. Comme le dit si bien Delphine Montera (*Autiste queer le docu*), c'est par cette même tentative de figer notre expérience dans le langage que notre relation à nos émotions est caduquée et par là, notre capacité à l'empathie, laquelle pourrait fonder cette éthique sociale évoquée plus haut. Les espaces de divergence sociale sont en cela d'excellents exemples de la nécessité de réajuster, de reconfigurer ses habitudes de relation avec les catégories normatives et les espaces qui leur correspondent. Ce « faire autrement » souligne la « mobilité sociale » requise, pour reprendre le terme du sociologue Emmanuel Beaubatie<sup>6</sup> pour composer avec les suppositions qui sont faites sur les *rôles* de genre, de race, de classe et autres au sein des interactions sociales et de la distribution des espaces de pouvoir.

## « Il n'y a pas de rapport sexuel »

C'est donc la différenciation qui fait l'autre. Si nous reprenons la définition que nous avons faite du *trauma* dans des travaux ultérieurs (*Seeking stability*), c'est la distance qu'on ne parvient pas à remplir qui donne matière à l'élaboration d'une *différence* entre soi, l'autre et la marque de la rencontre, du contact (qui comprend également tout contact sensoriel qui oblige l'individu-e à réactualiser ses modes de relation au monde qui l'entoure). Dès lors, on peut se souvenir de cette fameuse assertion du psychanalyste Jacques Lacan, qu'on cite et commente abondamment : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » (*Séminaire XX*, 1972-1975, qui traite du rapport entre la jouissance et l'amour.) Le critère de différenciation est un critère juridique. Il signifie la démarcation. Reste l'espace d'indétermination qui serait l'espace investi par la « jouissance », ce reste qui « ne sert à rien ». À la détermination par le langage ou par le signifiant, répond la sur-détermination du climax *a priori* recherché dans la jouissance, à savoir un orgasme. Sur-détermination parce qu'à ce moment-là, on pourrait dire que le système nerveux est saturé, complètement occupé et ne laisse plus de place à une quelconque imagination. Au contraire, on retient son souffle, on suspend tout, d'où qu'il advient que les ressorts par lesquels on se lie à l'autre, qu'il soit réel et/ou imaginaire (on s'adresse à l'objet du fantasme), s'effondrent. L'idée d'un « rapport » qui s'établirait par la

---

4 Voir les propos du sociologue Emmanuel Beaubatie dans le podcast cité.

5 *Idem*.

6 *Idem*.

structuration codifiée et signifiante du langage ne tient plus, donc au sens strictement logique (qui est fondateur dans la réflexion lacanienne), « il n'y a pas de rapport sexuel » parce que dans ce moment d'occupation totale du soi (c'est-à-dire de l'appareil psycho-moteur, du corps dans son ensemble), il n'y a plus de place pour une conscience de quelque chose *autre* – par extension de quelqu'un-e d'autre que cette expérience prescrite et circonscrite dans le temps et l'espace de ce corps-là. Pour autant, quand on en sort, on est bien obligé-e de se remettre en relation avec l'autre et la réalité de son environnement immédiat. Ce que pourrait admettre la théorie lacanienne si elle se l'avouait à elle-même, c'est qu'au final, peu importe le modèle qui structure les relations au sortir du pic de cette jouissance puisqu'au final, ce serait ce pic qui nous intéresserait. Nous allons donc continuer plus loin et dire que non seulement « il n'y a pas de rapport sexuel » mais, comme annoncé dans l'article « Identité et identification », il n'y a pas de sexuel tout court. On parle du « sexuel » dans la théorie et la pratique psychanalytique parce qu'on assume la fixité des catégories qui le fonde ; par exemple, une « jouissance phallique », assignée à « l'homme », contre une « Autre jouissance », assignée à « la femme » – qui selon Lacan n'existe pas mais moins sur le plan symbolique, si le Phallus structure le « sujet parlant » il reste la trace d'une sorte de dynamique différentielle active contre passive, et c'est ce *contre* qui pose problème jusqu'à Lacan lui-même et l'engagea apparemment à poser un troisième terme de sortie. C'est à partir de ses objets supposés qu'on fonde le « sexuel », sans se préoccuper, encore une fois, des présupposés sociaux, politiques et symboliques qui conditionnent le maintien des structures par lesquelles ces objets de langage et d'imaginaire continuent de contraindre les conduites sociales et intimes. On ne parle pas de *socialisation du genre* pour rien, parce que les imaginaires qui nous sont transmis par notre apprentissage des règles de conduite en société prescrivent ces dernières comme autant d'espaces exclusifs de réalisation. C'est pourquoi la théorie et la pratique psychanalytiques, entre autre, restent dans une impasse si elles n'admettent pas le conditionnement des catégories supposées du « sexuel » par des dynamiques de pression sociale très concrètes, ne serait-ce que d'être inclus-e dans un milieu professionnel, culturel et/ou scientifique et/ou médical lié à l'adresse du corps et du psychisme humains.

Il n'y a donc pas de *rapport sexuel* pour autant qu'on considère que le sexuel soit une *chose* (terme freudien du *ça*) autonome et structurante. La psychanalyste Laurie Laufer explique que « Chez Freud, la sexualité est pensée comme sexuel élargi [et non stable, illusoire et indisciplinée]. Dans ce premier temps fondateur de la psychanalyse et inaugurant une véritable rupture, il y a chez Freud une dissociation essentielle dans la sexualité entre plaisir et reproduction. La question de la pulsion dissociée de son objet de satisfaction est un moment capital de l'invention freudienne. Freud a conservé jusqu'aux derniers textes l'idée d'une polymorphie de la sexualité infantile. Ce qui caractérise les pulsions sexuelles, dit-il encore, c'est leur immense plasticité et non pas l'objet de la pulsion elle-même. Ce moment fondateur qu'est l'invention freudienne fait du corps un lieu érogène, sexuel, pris dans un excès pulsionnel et à partir duquel une singularité symptomatique devient langage inconscient. Un corps pour la psychanalyse est d'abord pulsionnel. »<sup>7</sup> Or l'altérité, fondamentalement, dans l'optique théorique du paradoxe sensorimoteur, c'est la rupture entre la production d'images mentales (de mémoires) et leur ancrage dans la réalisation motrice. Cette main que je vois et qui est la mienne m'apparaît comme n'importe quel autre objet *mais* si je veux que cet objet demeure, il faut que je renonce à *agir*, à réaliser l'action vers laquelle je suis tendu-e dans ma relation à cet objet. L'état de tension et de suspension serait présent, dans cette optique, dès le commencement des facultés signifiantes primaires et pourtant, celui-ci n'a pas fondamentalement

---

7 In Jean-Jacques Rassial et al., *Genre et psychanalyse*, ERES, « Psychanalyse poche », 2016, p. 42. Laurie Laufer ajoute : « Il est vrai cependant que l'inventeur de la psychanalyse n'a pas échappé aux corsets idéologiques et aux préjugés de son temps. Lors de cette première période de l'histoire, Freud met en perspective l'œdipe comme complexe structurant la vie psychique, la différence des sexes comme point de départ théorique de toute pensée de la différence. La psychanalyse est un savoir constitué en un temps où les femmes n'étaient pas encore des citoyennes, étaient assignées aux rôles d'épouses et de mères. Ces préjugés essentialistes ont eu des échos durant un bon moment dans la pratique et la théorie analytiques. »

une nature sexuelle. Il y a une accumulation d'énergie, une violence de contension, peut-être une jouissance, mais il y a une marge entre faire l'expérience de cette situation de blocage et l'investir d'une intention et d'une mémoire se référant à l'expérience sexuelle. S'il y a une *sexualisation*, elle ne peut venir que dans un second temps, attribuant une certaine valeur à cette « absence de rapport », non pas entre le sexuel et le signifiant, mais entre l'image et l'action correspondante (peut-être le champ du fantasme) – plus précisément entre l'image située dans mes modalités de perception et son *énaction* (terme emprunté au neurobiologiste Francisco Varela) sensorimotrice. Comme le signale le psychanalyste Darian Leader, on ne peut attribuer la catégorie de « jouissance » à tout et n'importe quoi de manière indifférente.<sup>8</sup> Sa genèse et son cadre relationnel priment sur les symptômes qui la signalent. Mais plus encore, l'erreur est de considérer la chose sexuelle comme étant si autonome et si impérieuse que le désir et la jouissance de l'individu-e finiraient par sortir complètement de ce cadre relationnel. À partir du moment où on traite du *sexuel* et qu'on en emploie le terme, c'est même ce que dit Lacan d'une certaine manière, on se met en relation avec un objet signifiant qui nous accapare. Et c'est dangereux de se laisser accaparer par sa propre relation avec ce type de signifiant, qui peut-être emporte une jouissance, une ligne de tension, qui investit vers l'avant le mot d'une pulsion et entraîne le discours à parfois justifier la culture du viol dans nos sociétés et certaines considérations douteuses sur la sexualité dite « infantile » en vertu de l'observation du « pulsionnel ». Or il n'y a de sexualité que construite socialement et historiquement<sup>9</sup> (chose déjà soulignée par Michel Foucault et avouée autant par Freud que par Lacan), qui peut l'être chez une personne adulte lorsqu'elle y consent mais jamais de façon pleinement entendue dans ses causes et ses conséquences chez des personnes mineures, quelque soit la manière dont *on* les sexualise. Ces seuils de compréhension doivent être structurés dans une éthique de l'apprentissage social.

Qu'un-e enfant ou qu'un-e adolescent-e fasse la découverte de son corps, du plaisir et de la douleur est une chose. Qu'on considère cette découverte comme une « sexualité » et comme étant relatif au « sexuel » sur le même niveau que l'adulte est une faute que la psychanalyse ne peut pas se permettre. La question de l'ascendant psychologique et de l'abus de pouvoir dans les affaires de pédocriminalité dépasse de loin la seule question du sexuel, mais pas seulement. Comme le raconte le comédien Océan dans son podcast *La politique des putes*, même le consentement et le désir peuvent être mus par des nécessités matérielles qui justifient le travail et la transaction sexuelle. Dans le travail du sexe comme dans la vie courante, le consentement et le désir peuvent s'exclure mutuellement, soit parce qu'on désire et ne contrôle pas le fait de désirer sur le moment mais qu'on refuse pourtant l'échange sexuel pour une raison autre (chose qui peut être, contrairement à ce qu'on pense, plus facile dans le travail du sexe que dans d'autres contextes, du fait de sa dimension clairement économique), soit qu'on ne soit pas animé-e d'un désir impérieux mais que par ailleurs, on consente à l'acte pour d'autres raisons, comme la simple envie de sexe, la curiosité, une situation particulière ou dans le cadre conjugal, la préservation de la « paix des ménages », lesquels peuvent ne pas aboutir en soi à une satisfaction sexuelle.<sup>10</sup> Nous ne pouvons ainsi être aveugles des rapports pratiques de pouvoir (parfois insoupçonnés) qui fondent nos sociétés humaines et les interactions qui en découlent dans tous les aspects de nos vies. Par ailleurs, le « réel » du trauma, la blessure qui initie son élaboration, s'il ne peut trouver de relais pour se représenter à lui-même, reste une impasse, et nous faisons face à un grave défaut de représentation véridique et légitime de la complexité des voies par lesquelles les individu-e-s, dans leur isolement relatif, élaborent leur

---

8 In Darian Leader, *La jouissance, vraiment ?*, ed. Stilius, 2020.

9 C'est précisément le combat futile mené pour verrouiller les significations à l'intérieur du cadre qu'on leur a assigné qui fait du genre un objet historique intéressant, un objet qui ne contient pas seulement ce que Foucault appelle des « régimes de vérité » sur le sexe ou la sexualité, mais également les fantasmes et les transgressions résistant à toute régularisation ou catégorisation. C'est le fantasme en effet qui sape toute notion d'immutabilité psychique ou d'identité figée, qui insuffle un désir inépuisable dans les motivations rationnelles, qui participe des actions et des événements que nous appelons l'histoire » in J.W. Scott, *De l'utilité du genre*, trad. fr., Paris, Fayard, 2012, p. 14.

10 Ecouter l'épisode 5 du podcast *La politique des putes*, « Désirer », produit par Nouvelles Écoutes, 2020.

relation à leur corps. Cette séparation bien commode entre vie publique et vie privée lorsqu'il s'agit de ce que nos sociétés sont incapables de prendre en compte, comme le souligne Alice Coffin dans son *Génie lesbien* (2020), ne fait qu'isoler les personnes dont l'expérience ne trouve pas d'écho ni d'écoute ailleurs que dans leur sphère intime, leurs communautés ou un cabinet de psychanalyse (et encore, jusqu'à un certain point).

## De la diversité des représentations

Dans nos sociétés actuellement, le corps n'est toujours pas bien pris en charge ne serait-ce que symboliquement, dans nos représentations. En France, il a fallu attendre le magazine *Polysème* pour avoir une revue papier promouvant de façon exclusive des artistes qui soient des femmes\*, des hommes trans ou des personnes non-binaires. La sexualité (à défaut *des* sexualités) est toujours majoritairement et quasi-exclusivement représentée sur le modèle mécanique et obligatoire de la pénétration comme seul mode de plaisir sexuel socialement viable. Or cette vision mécaniste, focalisée sur l'agissant, c'est-à-dire le pénétrant (sous-entendu masculin), est ce qui permet à Jacques Lacan de définir la position du pénétré (sous-entendu féminin) comme « l'Autre » d'une « jouissance phallique ». Ce point de vue de départ, comme on a déjà pu le voir, élude complètement la partialité de sa propre situation lorsqu'il définit le « rapport sexuel », même râté, comme étant implicitement le fait d'un « homme qui pénètre une femme ». Dans ce système de différenciation, le critère discriminant, c'est l'*agent*, défini comme intrinsèquement masculin, qui détermine le point de vue opposé, défini comme intrinsèquement féminin, en fonction de ce que celui-ci lui répond (et Lacan affirme qu'il ne nous en dit pas grand chose et pour cause, puisqu'il faudrait être positionné-e pour l'écouter). La nature d'une supposée sexualité féminine est donc définie selon les conditions d'un rapport elles-mêmes déterminées par une répartition binaire des espaces de pouvoir. On retrouve la critique féministe autour du caractère soi-disant « infantile » de la stimulation clitoridienne promu par Sigmund Freud dans les années 20, qui ignorait bien d'une part, que l'orgasme vaginal est lui-même provoqué par la stimulation des branches internes du clitoris, et d'autre part, que la pénétration est loin d'être la seule voie d'accès au plaisir sexuel, ce que savent un grand nombre de femmes cisgenres, d'hommes trans et de personnes non-binaires pour qui la voie vaginale ne permet pas à elle seule d'atteindre un orgasme. C'est ignorer également le nombre et la créativité des modes de relation au corps qui fondent la diversité d'invention des sexualités et leurs singularités sans avoir à subir l'injonction à la performance hétéronormative de la pénétration comme seule voie d'accès à une sexualité épanouie. De manière générale, elles doivent s'émanciper de la stigmatisation des rapports à la sexualité sortant de ce cadre, laquelle assigne d'office les positions féminines et subalternes à la figure de la vierge ou de la putain, de l'objet de sacrifice volontaire ou du monstre à abattre.

Car la question que pose la valorisation hégémonique et obligatoire du coït hétérosexuel, c'est celle de la reproduction, certes biologique, mais aussi sociale. Si beaucoup témoignent d'une culpabilité à ne pas reproduire avec succès cette performance, c'est bien du fait de son mode prescriptif et de la représentation des rôles assignés aux individu-e-s, non seulement en fonction de leur genre supposé mais de leur attribution génitale (nous parlons tout aussi bien d'attribution dans le cas des personnes intersexes assignées à un genre ou à un autre de façon arbitraire et sur la seule base de l'apparence extérieure, sans le consentement des personnes concernées). Puisque ce schéma opère sur le mode de la prescription (« les hommes font ça et les femmes font ça et c'est comme ça ») et si la valeur de l'acte sexuel ne se prend que dans l'aboutissement du coït hétérosexuel (et dans les faits, celui-ci se finit le plus souvent avec l'éjaculation masculine), alors évidemment, *il n'y a pas de rapport*, puisque l'on est tendu, de façon téléonomique, vers une fin qui est aussi une séparation, un isolement de l'expérience à travers l'orgasme de l'un-e ou de l'autre des partenaires. Si tout l'acte est seulement conditionné par sa fin, excluant tout intermédiaire dans l'expérience des

corps, supposant le seul caractère performatif de la pénétration, alors non, en effet, il n'y a aucun rapport, parce que l'emboîtement mécanique n'apporte en soi aucune découverte, aucun lien singulier, aucune relation qui se serait *créée* spontanément entre les personnes, entre les individualités engagées ensemble dans un moment de partage intime, même au-delà de l'amour. C'est la raison pour laquelle la philosophe féministe matérialiste Monique Wittig déclarait dans *La pensée straight* (1992) que « les lesbiennes ne sont pas des femmes », simplement parce que dans ce mode de « rapport » hétérosexuel, les lesbiennes ne prennent pas la place de « la femme ». Elles élaborent un autre territoire symbolique, de la même manière qu'il y aurait autant de sexualités que d'identités possibles relatives au genre et aux personnes qui se les réapproprient. Cela n'empêche pas la singularité de l'expérience d'un corps qui correspondrait à un certain *type* biologique, qui a son objectivité lisible, notamment, dans un pénis, une vulve ou une intersexuation. Mais cette singularité d'expérience est d'abord et en premier lieu vécue par la personne elle-même, qui a priorité sur le sens à donner à cette expérience, laquelle n'est pas communicable de façon littérale par le langage et lui appartient en propre, de façon inaliénable.

Le sexuel n'est donc pas une catégorie d'analyse valide parce qu'elle embarque avec elle un monde de sens chargé de violence. En fait, elle présume d'un certain état des choses qu'elle considère comme donné, dont il faudrait s'accommoder, sans remettre en cause les conditions de son élaboration et de son maintien. Ce premier article sur les questions liées au genre et à la sexualisation devrait, je l'espère, permettre de rétablir l'exigence d'une généalogie de nos rapports à nos corps, à nos expériences sensibles et aux autres, en société comme en intimité. Encore une fois, si l'expression féministe « L'intime est politique » est souvent répétée, c'est parce que nous construisons constamment notre relation à notre propre corps et à nos expériences en fonction de notre apprentissage social et de ses règles, à travers les dimensions du langage, lesquelles incorporent toutes les aspérités de l'élaboration traumatique. Toute rencontre sensorielle et émotionnelle donne lieu à l'élaboration d'un trauma, ne serait-ce que du fait de leur caractère éphémère et momentané. Le *trauma* a à voir avec la perte d'une rencontre, d'une situation, d'un contact qui laisse une trace et avec laquelle trace nous devons composer et recomposer notre rapport au monde. La rencontre avec la stimulation sexuelle annonce l'élaboration d'une sexualité qui formule notre manière de composer avec cette expérience et son contexte d'émergence. Il n'y a de sexualité que singulière car il n'y a d'expérience que singulière, ni de dialogue et de partage qu'avec des corps et des lieux propres à eux-mêmes qui forment une rencontre.

Nous espérons pouvoir ici ouvrir un site de réflexion où les moyens de cette élaboration sont rendus possibles.